

CLIMAT, COVID-19 & SOUTIEN



PARCOURS FÉMINISTES

AOÛT 2020

INTRODUCTION

Climat, Covid-19 et soutien : parcours féministes présente les parcours, les témoignages et les réflexions de cinq militantes féministes dont l'engagement se situe à l'intersection de la justice de genre et de la justice climatique. À travers des entretiens et différentes histoires, cette publication vise à remanier le discours dominant autour de la crise climatique et de celle du Covid-19, avec une approche multidimensionnelle et en remettant au centre les voix noires, autochtones et celles des femmes de couleur du Sud. Nous vous laissons découvrir des histoires sur l'autonomisation des femmes dans le Pacifique, l'innovation autochtone au Tchad, la résilience féministe au Zimbabwe, le leadership des jeunes au Pérou et les valeurs comme antidote à la violence au Pakistan et ailleurs.

La pandémie de Covid-19 et la crise climatique ont un impact disproportionné sur les personnes qui vivent dans la pauvreté. Elles creusent toutes deux les inégalités. Dans nos efforts pour y faire face, cette publication propose une réflexion sur les approches féministes à travers le monde. Que pouvons-nous apprendre du leadership des jeunes? Comment pouvons-nous mettre en valeur et intégrer les connaissances des peuples autochtones? Pourquoi l'intersectionnalité est-elle essentielle pour répondre à une situation de crise? Comment bâtir des sociétés plus solidaires et plus durables?

Ce projet a été mené par Oxfam dans le cadre de la campagne *#monclimatmonavenir*, en collaboration avec Betty Barkha, Hindou Oumarou Ibrahim, Maggie H. Mapondera, Majandra Rodriguez Acha et Meera Ghani. Oxfam remercie sincèrement les militantes féministes de la justice climatique pour avoir donné de leur temps et partagé leur engagement avec nous. Nous remercions également les organisations, les collectifs et les mouvements dont elles font partie. Si vous souhaitez soutenir ces organisations, vous trouverez les informations nécessaires à la fin de chaque entretien.

Les entretiens ont été effectués aux mois de juin et juillet 2020 par Lucy Cadena et Mamata Dash.

Rédaction finale et mise en pages: Lucy Cadena

Graphisme et illustrations: Maanya Dhar – @maanya_dhar

SOMMAIRE

<i>Pas de justice climatique sans justice de genre.</i> Betty Barkha, Îles Fidji	4 - 7
<i>Vous ne pouvez parler de nous sans nous.</i> Hindou Oumarou Ibrahim, communauté Mbororo, Tchad	8 - 11
<i>«Maman, garde tes graines!»</i> Maggie H. Mapondera, Zimbabwe	12 - 15
<i>Créer une culture de soutien.</i> Meera Ghani, Pakistan	16 - 19
<i>Un changement de système, pas un changement climatique.</i> Majandra Rodriguez Acha, Pérou	20 - 23

PAS DE JUSTICE CLIMATIQUE SANS JUSTICE DE GENRE



Betty Barkha est une féministe du Pacifique originaire de Lautoka, aux Îles Fidji. Pour Betty, tout a commencé lors d'un camp de jeunes aux Fidji. Puis elle a suivi une formation au leadership féministe, Emerging Leaders Forum (ELF). Depuis lors, elle n'a cessé de cheminer, perfectionnant son apprentissage au niveau national, jusqu'à exercer le plaidoyer à l'échelle régionale, puis mondiale. Betty prépare actuellement un doctorat à l'Université Monash, axé sur les conséquences sexospécifiques des déplacements induits par le changement climatique et la réinstallation planifiée dans le Pacifique. Elle est également conseillère pour l'organisation FRIDA Young Feminist Fund, et membre du conseil d'administration de l'organisation internationale AWID, qui œuvre pour la justice de genre et les droits des femmes à travers le monde, ainsi que de l'alliance mondiale CIVICUS.

En 2009, j'ai assisté à une formation pour jeunes leaders du Pacifique. Lors de la séance de clôture en cercle, un ami s'est placé au centre et nous a supplié de lui donner du sable pour préserver sa nation insulaire. Il venait des îles Marshall. Il nous a expliqué que lorsqu'il se tenait au milieu de son île, s'il jetait une pierre à droite, elle tombait dans l'eau, et s'il en jetait une à gauche, elle atterrissait elle aussi dans l'eau. Il se tenait là, à nous supplier de lui donner un sac de sable. À ce moment-là, tout ce que je savais, c'était que je devais faire quelque chose. Je ne savais pas quoi. Mais cet événement a durablement orienté mon parcours.

Pour nous, dans le Pacifique, le changement climatique est une réalité quotidienne. Pendant six mois de l'année, ma famille s'inquiète constamment de l'arrivée d'un cyclone ou d'une crue soudaine. Aujourd'hui, nous ne savons plus à quelle force ou intensité de phénomène nous devons nous préparer. Avant, chaque fois qu'un cyclone frappait, mon père me racontait sa pire expérience en la matière, qu'il avait vécue enfant. Aujourd'hui, les histoires de mes parents ont changé; ils ont connu le pire en matière de cyclone ces deux dernières années. Quels que soient les aménagements que nous faisons pour que les maisons résistent aux cyclones, chaque année, elles sont emportées et détruites. Il y a des coupures d'électricité, les ponts sont submergés, et les infrastructures détruites.

Ma famille choisit d'en rire, et la phase de nettoyage est désormais devenue un rituel.

Dans le Pacifique, l'humour est notre manière de réagir aux crises; c'est comme cela que les gens s'en sortent. Je me souviens très bien, quand j'étais aux Kiribati: l'eau était magnifique, d'un turquoise si limpide, mais le point culminant de l'archipel n'est qu'à quatre mètres au-dessus du niveau de la mer. Lorsque les grandes marées arrivent, il n'y a aucun moyen de protéger les maisons: l'eau envahit l'hôpital et recouvre les routes. Lorsque la marée monte, on entend des chants en provenance du bar à *kava* où les hommes se retrouvent le soir. Ils disent: «Pour le moment nous ne pouvons rien faire, mais nous pouvons toujours nous réunir et chanter. Nous avons même une chanson sur le changement climatique!» Pour faire face au changement climatique dans le Pacifique, il y a l'humour, il y a la créativité, il y a des histoires à raconter et des chansons à chanter.

Dans les mouvements du Pacifique, nous disons qu'il n'y a pas de justice climatique sans justice de genre, et vice versa. Les associations de défense des droits des femmes s'emploient à promouvoir le leadership des femmes au niveau communautaire. Nous rencontrons des obstacles structurels, et le système culturel est très difficile à contourner. La culture du silence règne aux Îles Fidji. Le patriarcat continue à empêcher les femmes et les jeunes d'exprimer leur opinion, et les postes à responsabilité sont essentiellement occupés par des hommes. Mais les choses ont beaucoup changé au cours des dernières décennies. Aujourd'hui, les femmes et les jeunes sont au centre de l'organisation communautaire pour le changement.

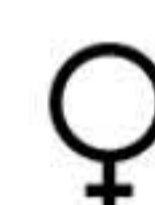
L'épidémie de coronavirus a rappelé à tout le monde que le changement climatique est un «multiplicateur de menaces». Ce n'est pas parce que le monde entier est confiné que le changement climatique ou le patriarcat disparaissent. Lorsque le cyclone tropical Harold a frappé le Vanuatu, les Fidji et Tonga en mars [2020], les maisons ont été emportées. Comment respecter la distanciation physique et quand vous n'avez pas de maison et que les centres d'évacuation sont bondés? Comme toujours, les femmes ont été les plus touchées dans cette double situation de crise. Elles étaient enfermées avec leurs agresseurs. L'accès aux contraceptifs était limité. Elles étaient submergées par les tâches domestiques. Dans le Pacifique, ce sont essentiellement les femmes qui s'occupent des enfants. De plus, elles vivent avec la famille élargie; le fardeau des responsabilités familiales est donc très lourd.

Pour les femmes et les hommes transgenres, transsexuels et les personnes de la communauté LGBTQI, les difficultés sont d'un tout autre ordre. Beaucoup se sont vu refuser l'accès aux centres d'évacuation (le plus souvent des églises), au motif que Dieu les punissait pour leurs péchés. Pourtant, ces groupes sont devenus un mouvement transformateur et dynamique à part entière. Les choses progressent. Plus que jamais, les gens savent qu'ils peuvent contacter un service d'assistance téléphonique national, où se rendre lorsqu'ils ont besoin d'informations, ou qui appeler s'ils ont besoin d'aide. Les femmes occupent à présent des postes de direction et vivent en appliquant le principe suivant: «rien de ce qui nous concerne ne se fait sans nous». Les femmes contribuent activement à la gestion des risques de catastrophe et aux discussions sur le changement climatique à l'échelle nationale. Elles sont les premières intervenantes dans la communauté: en cas de catastrophe, dès qu'il y a une alerte, ces femmes savent quoi faire, quelles affaires préparer, où se rendre. Et lors des dernières catastrophes, cela a permis de sauver des vies.

Deux types de solutions doivent être apportées: d'un côté, elles doivent être immédiates et ciblées sur le court terme, et d'un autre, durables et à long terme. Nous ne pouvons pas nous permettre de choisir entre les deux; nous devons trouver un moyen de les coordonner de manière à promouvoir l'égalité entre les genres et à favoriser l'intégration sociale. Cela implique de transformer les structures de pouvoir oppressives et restrictives afin qu'elles tiennent compte des besoins des communautés. C'est depuis toujours une question de justice. Une fois de plus, lorsqu'une crise survient, les inégalités sociales augmentent. Celles et ceux qui ont toujours été marginalisés en souffriront le plus, et les personnes les plus privilégiées, qui sont en sécurité, restent en sécurité; les milliardaires deviennent multimilliardaires, tandis que les petits pays en développement s'endettent davantage. Si ce n'est pas la preuve d'un échec systémique mondial, je ne sais pas ce que c'est.

Le discours a évolué. La façon dont Greta [Thunberg] se sert de ses privilèges est une véritable source d'inspiration. J'apprécie réellement ce qu'elle a fait dans les coulisses, lorsqu'elle va au contact des jeunes du Sud, s'assurant dans toute la mesure du possible qu'ils et elles puissent faire entendre leur histoire. Lors du Sommet mondial sur le climat de 2019, elle nous demandait constamment: «Est-ce que vous voulez que je dise quelque chose? Est-ce que vous voulez que je fasse quelque chose?» Les gens qui se servent de leur position privilégiée pour insuffler le changement me donnent de l'espoir.

Voir les gens descendre dans la rue me donne de l'espoir. Qu'il s'agisse de marches contre le racisme ou pour le climat, aujourd'hui les gens défendent ce en quoi ils croient. C'est une révolution. C'est aussi une période de prise de conscience. Personne ne remettra en cause ce que font les puissants pays du Nord. Si vous êtes une personne de couleur, si vous êtes autochtone, vos droits ne seront pas respectés et personne ne le contestera. Mais les citoyens et les citoyennes sont en train de remettre en cause les structures et font entendre leur voix. Ils et elles ont décidé de ne plus se taire pour les choses qui comptent.



Pour soutenir le travail de Betty, visitez
www.theglobalresiliencefund.org

Pour en savoir plus sur le Monash Gender, Peace and Security Center, rendez-vous sur:
www.monash.edu/arts/gender-peace-security

Suivez Betty sur Twitter:
[@BettyBarkha](https://twitter.com/BettyBarkha)

VOUS NE POUVEZ PAS PARLER DE NOUS SANS NOUS



Hindou Oumarou Ibrahim est une activiste originaire de la communauté autochtone Mbororo, au Tchad. Lorsqu'elle a commencé à défendre les droits des peuples autochtones, Hindou était encore à l'école. Elle est fondatrice de l'Association des femmes peules et peuples autochtones du Tchad (AFPAT), et membre du Forum international des peuples autochtones sur les changements climatiques (FIPACC) et du Comité de coordination des peuples autochtones d'Afrique (IPACC).

J'étais à l'école primaire, quand j'ai commencé à défendre les droits des peuples autochtones, car je me battais déjà pour mes droits. À l'âge de 16 ans, quand j'ai fondé AFPAT, j'ai pris conscience que je ne pouvais pas parler des droits humains sans parler des droits environnementaux. Lorsque l'environnement est dégradé, notre identité, notre culture et notre vie sont elles aussi gravement menacées. Le comprendre a été une révélation pour moi. Alors aujourd'hui, je parle à la fois des droits humains, des droits des peuples autochtones et de la protection de l'environnement.

Pour de nombreuses communautés autochtones, lorsqu'on parle d'environnement, on parle de l'endroit d'où l'on vient, de qui on est. Ce que nous avons en commun, en tant que peuples autochtones, c'est notre dépendance à l'égard de l'environnement dans lequel nous vivons. Les peuples autochtones vivent près des forêts, des montagnes, de la savane, des glaciers, de tous les écosystèmes diversifiés de notre planète. Je viens d'une communauté d'éleveurs, nous sommes bergers. Nous possédons beaucoup de bétail. Le bétail ne fait pas seulement partie de notre environnement: il est notre économie, notre culture. Le bétail fait partie de notre identité, car il porte le même nom que mon peuple, les Mbororos. Les zébus acajou à longues cornes s'appellent *Mbororo-dji*, et nous sommes les *Mbororo-en*. Ainsi, depuis toujours, nous savons que notre vie, notre culture et notre environnement sont étroitement liés.

Lorsque nous avons commencé à sentir les effets du changement climatique, notre environnement a beaucoup changé, les saisons aussi. La saison des pluies est beaucoup, beaucoup plus courte. Il y a de fortes pluies, suivies d'une sécheresse où tout s'assèche, puis des inondations. Avant, on savait quand les pluies arrivaient, quand elles finissaient, et les gens pouvaient prévoir leur vie en fonction de ces cycles. Tout cela a beaucoup changé. Autrefois, nous avions de nombreux lacs, que j'ai personnellement connus; ils ont aujourd'hui disparu. Lorsqu'on dit aux gens qu'ils s'assèchent, ils se disent: «Ça s'assèche, mais ça revient», mais non, l'eau disparaît définitivement. Certaines espèces d'oiseaux, d'insectes, de plantes que j'avais l'habitude de voir ont disparu à jamais. Je ne les vois plus. Un rapport dit que nous avons perdu 60% de nos espèces. C'est tellement vrai, car je le constate moi-même.

Le lac Tchad, un lac d'eau douce, couvrait autrefois 25 000 km². Ça, c'était en 1960. En 1980, il ne couvrait plus que 10 000 km². Aujourd'hui, l'eau ne couvre plus que 2 000 km² environ. Entre la génération de ma mère et la mienne, jusqu'à aujourd'hui, 90% de cette eau s'est tout simplement évaporée. Le lac Tchad est une zone transfrontalière; environ 40 millions de personnes dépendent des ressources que l'on y trouve. Elles élèvent du bétail, pratiquent la pêche et cultivent les sols. Elles ne reçoivent pas de salaire en fin de mois; elles dépendent des pluies pour vivre. Celles et ceux qui vivaient autrefois en harmonie deviennent aujourd'hui ennemis et se battent pour accéder aux ressources. Tout le monde convoite ces ressources pour la survie de sa famille... Je pense que n'importe qui peut comprendre cela. Les gens se battent pour une parcelle de terre fertile, et les personnes les plus puissantes obtiennent ces terres avant les plus vulnérables. Cela soulève la question de l'injustice, des inégalités et de l'inéquité.

Les femmes sont toujours laissées pour compte, surtout celles qui n'ont pas d'enfants, ou qui ne sont pas mariées.

Parfois la communauté leur donnera un petit lopin de terre, mais pas la meilleure, pas la plus fertile. Et même si elles possèdent ces terres, tout le monde a aujourd'hui une double charge de travail. Cela a beaucoup changé notre vie sociale et a des répercussions sur notre culture. Nous en ressentons également l'impact sur notre identité, sur qui nous sommes. Beaucoup de mes semblables, qui étaient nomades, sont aujourd'hui semi-nomades, voire sédentarisés. Autrefois, mon oncle possédait beaucoup de bétail. Aujourd'hui, il est sédentarisé, il cultive la terre. Certains de mes oncles sont devenus semi-nomades; ils partent pendant la saison sèche et reviennent pendant la saison des pluies. Il ne s'agit pas seulement du changement de la culture au sens strict: ce changement part de la terre, de la famille, pour s'étendre à l'ensemble de la communauté.

La justice climatique ne se limite pas à arrêter le changement climatique, bien que cela soit très important. Il s'agit aussi du combat de mon peuple pour la justice sociale, car la dégradation de l'environnement suscite des conflits et des inégalités. Les communautés les plus vulnérables, y compris les peuples autochtones, se battent pour accéder aux ressources, et certains groupes terroristes utilisent ces conflits pour devenir très puissants dans la région. Au lieu de s'occuper des besoins de la population ou des problèmes environnementaux, les politiques luttent contre le terrorisme. Oui, la sécurité est importante, mais ce n'est pas une vision à long terme parce que la sécurité humaine dépend d'un environnement sain.

Les savoirs traditionnels des peuples autochtones sont très précieux pour l'humanité.

Il faut reconnaître les siècles de connaissances, transmises au fil des générations, qui nous aident à coopérer les un-e-s avec les autres et à vivre en harmonie avec la nature. Pour y parvenir, il faut d'abord respecter les droits des peuples autochtones. Les gouvernements du monde entier doivent respecter nos droits, notre valeur pour la société et nos connaissances éprouvées. Ensuite, nous voulons partager nos connaissances afin qu'elles servent de fondements aux décisions politiques qui affectent nos vies. Les connaissances des peuples autochtones évoluent chaque jour, car elles reposent sur l'observation de la nature. Donc, lorsque la nature change, beaucoup de choses évoluent en même temps, et nous savons pourquoi elles changent. À partir de là, nous apprenons et adaptons notre vie. Ce savoir ne «dort» pas: ce sont des connaissances innovantes. Elles sont essentielles pour nous aider à trouver des solutions face au changement climatique.

Nous avons dit à l'ONU: «Vous ne pouvez pas parler de nous sans nous.» Nous ne pouvons pas rester là et nous taire pendant que vous négociez à propos de nos connaissances. Nous avons alors convenu de la règle de l'égalité de parole: nous parlons et nous négocions pour nous-mêmes, pour ce que nous voulons. Il y a donc une évolution: ils nous donnent la parole. Mais la reconnaissance de nos droits n'est pas encore pleinement acquise. Il a fallu au GIEC [Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, l'organe scientifique qui conseille l'ONU] plus de 30ans pour reconnaître la validité du savoir des peuples autochtones. Ce qui me préoccupe, c'est que nous n'avons pas de temps à perdre. Il nous reste dix ans pour agir! Pas dix ans pour élaborer un nouveau plan, dix ans pour agir, maintenant! Ils mettent trop de temps pour intégrer les connaissances des peuples autochtones.

Et aujourd'hui, nos peuples sont touchés par le coronavirus parce que nous détruisons notre environnement. Si nous ne luttons pas contre le changement climatique en parallèle de nos efforts pour éradiquer le Covid-19, d'autres pandémies vont surgir, que nous ne pourrons pas combattre. La «super année» 2020 peut encore être une super année si nous investissons à la fois dans la biodiversité, dans le changement climatique et dans la santé humaine. La «relance verte» ne doit pas se contenter de réinvestir dans le monde développé, dans le Nord, en oubliant les pays en développement. Il est temps à présent d'utiliser cet argent pour investir dans les pays qui en ont besoin, pour l'adaptation au changement climatique et son atténuation. Il nous faut investir dans les ODD [Objectifs de développement durable des Nations Unies]. Face au changement climatique, rien ne sert de porter un masque, de se confiner ou de construire un mur. Le changement doit être radical.



Si vous souhaitez soutenir l'organisation d'Hindou, AFPAT et Conservation International, rendez-vous sur www.AFPAT.net et www.conservation.org.

Pour suivre le travail d'Hindou au titre de défenseure des Objectifs de développement durable des Nations Unies, allez sur www.unsdgadvocates.org.

Suivez Hindou sur Twitter et Instagram: @hindououmar

« MAMAN, GARDE TES GRAINES ! »



Maggie H. Mapondera est une militante, communicatrice et animatrice originaire du Zimbabwe. Pendant plus de la moitié de sa vie, Maggie a été membre de mouvements féministes et de justice sociale en Afrique australe et un peu partout dans le monde. Elle est actuellement coordinatrice des communications pour WoMin, une organisation qui unit les femmes africaines contre l'extraction destructrice des ressources.

Grâce à une série de prises de conscience, j'ai peu à peu compris mon rôle dans le monde... Lorsque je me suis rendu compte de quelle façon les femmes de ma famille étaient traitées, de quelle façon les femmes de ma communauté étaient traitées... Lorsque vous apprenez pour la première fois ce que cela signifie d'être noir-e... Ce que cela signifie d'être une femme noire dans ce monde... Ce que cela signifie d'être une femme noire originaire d'un pays comme le Zimbabwe, dans l'hémisphère Sud... Et ce que signifie, alors, le fait même d'exister dans ce monde.

Ce n'est qu'en reconnaissant toutes les formes d'oppressions imbriquées que subit notre corps que nous pouvons peu à peu les briser. La force du féminisme, c'est de pouvoir entrer en relation avec d'autres femmes et de reconnaître ensemble que, bien que nous ayons des expériences et origines totalement différents, il existe un système qui nous opprime de façon spécifique, à cause de notre sexe, de la couleur de notre la peau, de notre situation économique, de la langue que nous parlons... quelles qu'elles soient. Et c'est à travers ces expériences partagées que nous pouvons nouer des liens, renforcer la solidarité et commencer à nous organiser. Nous ne pouvons pas changer le système avec des approches de surface: nous devons vraiment nous y attaquer dans sa globalité.

Le système est violent. Et le système capitaliste extractiviste l'est tout particulièrement. Les femmes parlent de ce à quoi elles sont confrontées, et du déchirement que subissent les communautés. Celles de Mpumalanga, en Afrique du Sud, vous diront: «Nous ne pouvons pas respirer», à cause de la pollution des centrales électriques au charbon. Les communautés du Zimbabwe sont confrontées à des violences inouïes dans les mines de diamants hautement militarisées de l'est. Une pêcheuse et militante sénégalaise m'a montré une photo qu'elle avait prise de sa maison il y a quelques années, à au moins cinquante mètres de la côte. Aujourd'hui, l'endroit où se trouvait sa maison a complètement disparu, et la montée du niveau de la mer a contraint la population à reculer.

La crise climatique est une réalité pour d'innombrables communautés. Parfois, nous n'avons pas les mots pour l'exprimer, nous ne pouvons pas l'expliquer. Mais nous le ressentons dans notre corps. Nous le ressentons sur nos terres. Nous le voyons dans l'eau. Lorsqu'on témoigne de tragédies comme le cyclone Idai, un cyclone d'une rare intensité, on prend pleinement conscience des conséquences du changement climatique. Des rochers de la taille d'une voiture ont été arrachés du sol. Lorsqu'on voit des terres autrefois si fertiles, qui aujourd'hui ne produisent plus, on comprend bien que quelque chose ne tourne pas rond. En parlant avec les femmes de Marange, au Zimbabwe, ou à Sendou, au Sénégal, on voit qu'elles vivent la réalité de la crise climatique. Elles connaissent les problèmes, elles en font une excellente analyse, et elles n'ont pas besoin d'être convaincues, ni par moi, ni par personne d'autre.

Les femmes noires ont toujours eu du mal à faire entendre leur voix, quelle que soit la tribune. L'incidence du colonialisme, ainsi que les antécédents de violence à travers l'Afrique sur les femmes noires est une terrible injustice. Celle-ci doit être comprise, afin que nous puissions commencer à faire entendre ces voix et soutenir ces femmes pour qu'elles s'expriment. Il incombe aux mouvements et aux organisations, et notamment aux ONG, d'offrir une plateforme aux femmes noires et de leur laisser la place afin qu'elles puissent être entendues. En vous parlant, je ressens moi-même une sorte de conflit intérieur... Parce que j'ai beau être noire, j'ai beau être Africaine, je ne suis pas en première ligne, dans les communautés actuellement les plus durement touchées par le changement climatique. Je ressens donc une tension, dans le fait même de faire entendre ma voix ici.

C'est une question qui nous concerne toutes et tous, et nous allons y être confronté-e-s jusqu'à la fin des temps. Et c'est une bonne chose! Pour moi, c'est un excellent principe féministe. Nous devons constamment nous poser ces questions et comprendre que nous allons toujours vivre une contradiction. Par exemple, d'où proviennent nos vêtements? Nous pourrions nous montrer intransigeant-e-s. Mais la vérité ne nous fait pas manger. Voilà la contradiction de ce système capitaliste violent. J'ai donc l'impression que nous devons trouver le moyen de vivre avec cette contradiction. Vivre avec ce questionnement. Être ouvert-e-s à la critique. C'est inconfortable, et ça doit l'être.

Si je pouvais dire une seule chose à ma mère, je lui dirais: «Maman, garde tes graines!» Parce qu'elle a besoin d'entendre des choses très concrètes. Je ne peux pas lui dire: «Maman, lit cet article, ils parlent de la politique de...» Non. Je lui dirais: «Maman, il faut qu'on garde les graines. Il y a des entreprises qui veulent nous prendre nos semences indigènes. Nous devons tout faire pour les en empêcher!» Alors, j'imagine que cette conversation ouvrirait la porte à un nouveau niveau d'analyse critique. «Tu ne te rends pas compte du pouvoir que tu as sur le système, juste en gardant les graines que ta grand-mère cultivait, et qui sont aujourd'hui en voie de disparition. C'est en soi un acte radical de résistance!»

Le Covid-19 a permis de mettre en évidence, pour les personnes qui ne le comprenaient pas, le fardeau de la fonction reproductrice que jouent les femmes au sein de la société. Maintenant, vous comprenez la somme de travail qu'implique le fait de s'occuper des enfants, pour une communauté. Ces rôles nous ont été imposés. Comment pouvons-nous trouver une façon plus équitable de répartir les tâches, de répartir les prises en charge, d'organiser toutes les communautés à grande échelle?

Dans la tradition zimbabwéenne, on se réunit au coin du feu, en famille ou en communauté, pour raconter des histoires, parler de sa journée, de sa vie, de ce que l'on ressent. Certains collectifs utilisent ce genre d'espace, en particulier avec les femmes, pour susciter la discussion. Les rencontres commencent souvent en leur demandant comment elles se sentent physiquement. Elles répondent: «J'ai des douleurs parce qu'hier j'ai passé huit heures à aller chercher de l'eau pour ma famille. J'ai porté un seau sur mon épaule pendant huit heures, et j'ai mal au dos. Ça fait 20 ans que j'ai mal au dos.» On peut alors approfondir la discussion. Pourquoi les femmes doivent-elles assumer ce fardeau-là? On peut évoquer les risques et les violences auxquels les femmes sont confrontées lorsqu'elles vont chercher cette eau. Les effets de ce système sur leur corps... Et cela peut ouvrir la porte à des discussions extrêmement fortes sur l'oppression et les violences systémiques.

Le fait d'avoir recours à des espaces et à des approches féministes qui permettent aux femmes de faire une pause et de se mettre en relation les unes avec les autres, d'entrer en contact avec elles-mêmes, est radical et très fort. Aménager des espaces où les femmes peuvent prendre soin d'elles et prendre soin les unes des autres: cela devrait être le principe de base dans l'ensemble de notre travail en tant que féministes. Comment pouvons-nous instaurer cette manière d'être différente et transformatrice? Et réhabiliter les manières d'être dont nous avons été privées?

Le Covid-19 a véritablement mis à nu ce terrible système. De toute ma vie, je n'avais encore jamais entendu autant de discussions dans les grands médias sur les violences systémiques. Les gens sont vraiment réceptifs au langage du changement, de la révolution et de la transformation. On le voit avec le mouvement *Black Lives Matter*, et les gens qui parlent de races, de classes, de recoupements de privilèges, et toutes ces choses. Malgré les restrictions, les gens s'organisent, trouvent des moyens d'être en contact et font preuve de créativité pour faire passer leur message. Même en cette période difficile, les gens continuent à faire pression, à contester le système. Je trouve cela extrêmement encourageant.



Pour en savoir plus sur le travail de Maggie à WoMin, rendez-vous sur www.womin.org.za

CRÉER UNE CULTURE DE SOUTIEN



Meera Ghani, originaire du Pakistan, est féministe, abolitionniste, antiraciste et anticapitaliste. Meera se définit comme une immigrante en Europe, basanée, musulmane, homosexuelle et handicapée. Elle a travaillé au sein du mouvement pour la justice climatique pendant de nombreuses années, avant de le quitter après avoir été confrontée à des violences et un manque de soutien, qui ont mené à un burn-out. Aujourd'hui, Meera soutient des initiatives communautaires avec Ecolise et a cofondé Moxie Consultancy Collective, afin d'aider les organisations à apporter un changement transformateur en favorisant une culture de soutien.

J'ai grandi dans le nord du Pakistan. Je suis une fille des montagnes. Pour moi, c'est chose normale d'être en communion avec la nature. Le Pakistan est l'un des pays les plus vulnérables aux impacts climatiques et au dérèglement du climat. Dans certaines régions montagneuses, l'impact se fait directement sentir sur la fonte des glaciers et la disponibilité en eau douce. Dans certaines régions, il y a des sécheresses, une modification des saisons et des conditions météorologiques imprévisibles. Les conséquences sont multiples. Tout est lié au dérèglement climatique.

Il y a tellement d'interactions avec notre situation politique et géopolitique. Si, en tant que région, nous nous étions remonté les manches ensemble, nous aurions peut-être été mieux préparés. Nous serions en mesure de mieux nous adapter, et nous pourrions faire face aux urgences de manière plus coordonnée. J'ai grandi sous une dictature militaire, et mon pays a subi l'invasion de l'Afghanistan. Pour moi, il existe un véritable lien entre la violence (qu'il s'agisse des violences policières ou de la force militaire) et les injustices climatiques, car elles ont les mêmes racines: le patriarcat capitaliste suprémaciste blanc cisgenre et hétérosexuel. Pour moi, il n'y a aucune distinction entre la lutte pour l'abolition, les appels à la démilitarisation et l'engagement pour la justice climatique.

Saidiya Hartman a dit: «Le soutien est l'antidote à la violence.» Si nous voulons nous détourner des systèmes où règne la violence, nous devons réinventer un monde centré sur le soutien. Mon rôle au sein du mouvement consiste à attirer l'attention sur la solidarité et à faire pression pour la promotion d'une culture de soutien. Certain-e-s appellent cela l'économie solidaire, l'éthique du soutien, l'économie réparatrice, une économie féministe de décroissance, une économie décolonisée, etc. Je dirais que c'est encore plus que tout cela. C'est ma vision du monde, où nous pouvons toutes et tous avoir notre place et prospérer.

Le soutien comprend aussi la bienveillance envers nous-même. L'élément englobant est le soutien communautaire, et la façon dont nous le définissons. Mais le soutien ne se limite pas uniquement à la sollicitude interpersonnelle; elle s'applique aux systèmes que nous créons et à la façon dont nous l'intégrons dans nos politiques. Tout ce que la communauté ne peut pas prendre en charge incombe à l'État. Instituer des soins de santé universels, un revenu minimum universel, abolir les armées nationales, supprimer les frontières: ce sont là quelques-uns des enjeux politiques sur lesquels les communautés peuvent bien entendu faire pression, mais tant que nous sommes représenté-e-s par les gouvernements, l'État a un rôle à jouer. Le soutien est au cœur de tout.

En termes de politiques, cela signifie que nous devons d'abord nous détourner des institutions et des entreprises qui mettent la vie en danger: celles qui tuent la planète, qui tuent les gens. Nous devons amorcer une décroissance dans les économies du Nord, celles qui favorisent les conditions qui mettent la vie en danger. Nous devons décoloniser les cœurs et les esprits. Il n'est pas question de «partager le gâteau» en plusieurs parts; il nous faut délaisser cette mentalité de pénurie. Nous devons réinvestir dans les communautés, les institutions et les organisations qui privilégient la vie. Ensuite, il nous faut redistribuer les richesses et les ressources d'une manière fondamentalement différente. C'est aussi cela, l'abolition. Nous nous éloignons des institutions qui mettent la vie en danger, pour privilégier la vie.

Nous avons intériorisé le capitalisme au point qu'il définit aujourd'hui notre valeur. Il est étroitement lié à notre carrière, à ce que nous produisons, aux endroits où nous avons fait nos études, aux sommes que nous gagnons, au type de maison et de voiture que nous possédons. Créer la division incite les gens à individualiser chaque situation et chaque problème. Tout s'articule donc autour de la pénurie, de la peur, de la séparation, de l'isolement. La culture du soutien, ou culture solidaire, se situe littéralement à l'opposé de tout cela. Il est question d'abondance inhérente entre nous et la nature. Il s'agit de tout aborder avec amour. Il s'agit d'inter-être, d'interconnexion, d'interdépendance. C'est une question de coopération, de collaboration.

La justice climatique est présentée comme une tâche noble, à l'autel de laquelle nous devons nous sacrifier. Je l'ai fait pendant de nombreuses années, au détriment de ma santé mentale, physique, et de ma sécurité. En tant que personne originaire de l'hémisphère sud, en tant que femme et, qui plus est, femme de couleur, j'ai été confrontée à des violences au sein de ce mouvement. La violence est partout, depuis le «simple» fait d'être ignorée ou de voir certaines de vos idées récupérées, jusqu'aux menaces de viol et de mort. Le spectre est vaste. Le pire a été de constater la reproduction de ces systèmes d'oppression. Patriarcat, suprématie blanche. J'ai toujours été bien accueillie dans un premier temps, mais dès que j'ai commencé à soulever des questions sur la misogynie, le racisme, l'inéquité au sein de la hiérarchie du mouvement, quand j'ai commencé à remettre en question la dynamique du pouvoir, je me suis heurtée à une énorme résistance.

L'intersectionnalité est un cadre qui permet d'inscrire les plus marginalisé-e-s au cœur de tout. Cette approche nous permet de regarder les choses sous différents angles, de voir quelles sont les communautés les plus touchées, de prendre soin d'elles d'abord, puis de nous déplacer vers l'extérieur. Une fois que nous trouvons des solutions à leurs situations, ces solutions seront également bénéfiques pour les autres. L'essentiel du mouvement pour le climat est axé sur les émissions et sur les moyens de les contrôler. Ensuite, un petit groupe se concentre sur l'adaptation. Et un groupe encore plus restreint se penche sur le financement de la lutte contre le changement climatique, le tout dans le cadre des Nations Unies. Tout le reste passe à la trappe. Son impact sur les communautés homosexuelles n'est pas pris en compte, ni ses répercussions sur les populations noires ou les personnes en situation de handicap. Il a été particulièrement difficile de faire comprendre l'incidence du dérèglement climatique sur la communauté des personnes atteintes d'un handicap.

Le Covid-19 a attiré l'attention sur un grand nombre de demandes des groupes de défense des droits des personnes en situation de handicap, comme par exemple le travail à distance, ainsi que sur les demandes du personnel soignant, comme l'augmentation des salaires, parce que leur travail est essentiel. En l'absence de réponses du gouvernement, les gens se sontentraîdés. Ici, nous avons beaucoup à apprendre des dirigeant-e-s autochtones, mais aussi des communautés noires, trans et homosexuelles, parce que ces personnes pratiquent la solidarité communautaire comme personne d'autre, et ce, depuis toujours. Nous avons vu beaucoup de leurs approches et méthodologies s'imposer.

Quand je vois les cercles de solidarité, la solidarité communautaire, les gens qui se rassemblent, cela me donne espoir. Les jeunes, la génération Z, me donnent espoir, mon Dieu, comme ils me donnent de l'espoir! Un immense bravo aux communautés du monde entier, en particulier aux communautés noires, trans, et homosexuelles. Comme le dit Sonya Renee Taylor: «Vous cherchez le chemin de la liberté? Suivez une femme noire!» Tant de femmes noires visionnaires nous ont montré à quoi pouvait ressembler l'avenir, ce pour quoi nous devons lutter! Elles nous ont montré que nous pouvions aspirer à mieux, et ensuite appeler ces choses à l'existence.

L'imagination est essentielle. La créativité, la culture: essentielles. Nouer des relations, restaurer les relations: essentiel. Voilà ce qui nous sauvera. Si nous n'apprenons pas à restaurer les relations, cela ne marchera jamais. Car une communauté existe et se développe à travers ses relations. Voir les gens mettre à l'œuvre leur créativité et l'offrir au monde, qu'il s'agisse de l'écriture, de l'art, de la musique, cela me donne espoir.



Pour suivre le travail de Meera pour Ecolise, allez sur www.ecolise.eu

Vous pouvez suivre les activités de Moxie Consultancy Collective ici: www.instagram.com/moxie.cc

Suivez Meera sur Twitter: @MeeraGhani

UN CHANGEMENT DE SYSTÈME, PAS UN CHANGEMENT CLIMATIQUE



Majandra Rodriguez Acha est originaire de Lima, au Pérou. L'activisme de Majandra porte sur les questions liées au genre, à intersectionnalité, au capitalisme, à l'activisme des jeunes et à l'environnement. Elle est co-fondatrice de *TierrActiva Perú*, a été membre du groupe *Young Feminist Fellowship for Climate Justice* de WEDO (*Women's Environment and Development Organization*), et est actuellement membre du groupe de travail sur la diversité, l'équité et l'inclusion du *Global Greengrants Fund*. Majandra est actuellement co-directrice exécutive de *FRIDA | The Young Feminist Fund*.

J'ai pris conscience très tôt des liens entre inégalités et injustice environnementale.

Lorsque j'avais 19 ans, mon gouvernement a adopté des lois pour faciliter l'accès des entreprises étrangères aux terres d'Amazonie pour les activités extractives. En réponse à cela, les peuples autochtones ont pris leurs arcs et leurs flèches et ont bloqué les autoroutes. Le gouvernement central a envoyé les forces nationales et la police, et la confrontation qui s'est ensuivie a été extrêmement violente. Plus de 30 personnes ont perdu la vie ce jour-là. La toute première manifestation à laquelle j'ai participé avait pour but de demander justice à la suite de ce massacre. C'est également la première fois que j'ai reçu des gaz lacrymogènes. Je me souviens avoir couru et pleuré aux côtés des autres, en pensant: «Je ne sais pas si je pleure à cause du gaz lacrymogène ou de notre impuissance face à cette injustice.» Mais aussi: «Il y a peu de chances que je me fasse assassiner dans les rues de Lima pendant cette manifestation, non?» Cela arrive pourtant aux peuples autochtones. On ne peut séparer la question des violences à l'encontre des communautés autochtones de celle de la disparition des forêts tropicales.

Dès le plus jeune âge, j'ai compris que les inégalités entre les genres étaient une forme de violence fondamentalement injuste, à laquelle je ne pouvais échapper, car j'étais une femme dans un monde où les femmes sont des citoyennes de seconde classe, ou alors considérées de différentes façons comme la propriété des hommes. J'ai par exemple fait l'objet de harcèlement public, avant même d'avoir l'âge de vraiment comprendre de quoi il s'agissait. Je savais juste que c'était insupportable, et que c'était de la violence. En fait, pendant longtemps je n'ai pas voulu militer sur les questions d'égalité des genres, car c'était trop douloureux. Il y a six ans seulement, j'ai suivi une formation au leadership pour les femmes. Je me souviens du dernier jour de cette formation, lorsque nous nous disions toutes merci et au revoir, et que j'ai fondu en larmes. Pendant dix minutes, je n'ai pas pu m'arrêter. C'était comme si cette chose qui avait été bloquée en moi s'était déverrouillée, sur le plan émotionnel et intellectuel. Ce fut un moment très fort pour moi.

J'ai fini par trouvé ma place, en lien avec la lutte écoféministe. J'ai pris conscience de la façon dont l'exploitation de la terre, l'exploitation des personnes et les violences envers les femmes sont liées. Dans une conception binaire des choses, le masculin est considéré comme fort et rationnel, motivé par la réussite et la compétition, et le féminin est considéré comme faible, associé aux émotions et à la spiritualité. Au Pérou, dans la tradition culturelle, la planète terre est une figure féminine. Il s'agit de Pachamama, la Terre Mère. Dans un monde patriarcal, cela signifie bien entendu qu'elle existe pour être exploitée et maltraitée au profit du pouvoir et de la domination.

L'intersectionnalité est une approche clé.

Je ne peux pas dissocier le fait que je suis une femme du fait que je fais partie de la classe moyenne, ou que j'ai fait des études universitaires et que je parle anglais. Lorsque nous entrons dans une pièce, nous arborons toutes et tous nos multiples identités. Dans le jeune militantisme féministe, l'intersectionnalité ainsi qu'une analyse systémique de la crise à laquelle nous sommes confronté-e-s sont presque une seconde nature. Les différents groupes n'ont pas besoin d'en être convaincus. C'est tout à fait naturel. La crise climatique est l'expression d'une crise systémique, et nous devons nous attaquer à toutes les expressions de cette crise en même temps. Nous devons parler de l'économie. Nous devons parler des systèmes politiques. Nous devons parler de ces croyances culturelles binaires, et aborder tout cela en parallèle.

Nous devons nous rendre mutuellement redevables afin de nous assurer que toutes et tous puissent accéder au bonheur et à la prospérité, et afin d'éviter de reproduire ces systèmes. Le capitalisme met l'accent sur la productivité et l'efficacité: «Vous devez faire tout cela dans les délais.» Nous ne sommes pas des machines, vous savez? Nous nous efforçons de bâtir un nouveau système, alors nous devons agir en conséquence. Nous devons instaurer de nouvelles façons de travailler les un-e-s avec les autres et d'envisager ce travail. Nous pouvons bâtir un avenir meilleur ici-même, aujourd'hui, déjà en nous engageant les un-e-s à l'égard des autres, et en travaillant les un-e-s avec les autres de manière à inscrire notre bien-être collectif et individuel, et notre humanité commune, au cœur de ce que nous faisons.

L'âgisme, sous toutes ses formes, est un gros obstacle à la transmission de la sagesse entre les générations. Les préjugés, tant à l'égard des jeunes que des générations plus âgées, nous empêchent de percevoir la sagesse que détient chaque génération, ainsi que les expériences et perspectives spécifiques qui pourraient grandement profiter à toutes et tous. L'âge est une notion relative. La jeunesse est également une notion relative. De plus, elle est spécifique à la culture. Il est très complexe de définir qui est jeune, et de comprendre d'où provient cette définition. Dans ce monde orienté sur l'âgisme, notre mission consiste à faire entendre la voix des personnes à qui l'on dit souvent: «Vous n'êtes pas spécialiste, vous n'y connaissez rien, vous n'avez pas assez vécu, vous ne comprenez pas.»

Dans un système capitaliste patriarcal, aucune importance n'est accordée à l'expression artistique et spirituelle. Ces expressions sont féminisées. Elles ne sont pas considérées comme pertinentes pour l'évolution des systèmes politiques et économiques. Dans le monde entier, les jeunes militantes féministes comprennent très bien l'importance de l'intuition, de l'émotion et de l'expression artistique et créative pour faire entendre nos voix et engager un dialogue. Les obstacles qui ont été érigés sur le conflit et la division peuvent être brisés à travers l'art et l'expression créative. Le système patriarcal et capitaliste n'est pas conscient de ce pouvoir. Il le néglige. Mais dans le monde entier, les militant-e-s en sont conscient-e-s et se lancent dans le théâtre, la musique, la danse, des représentations et des interventions publiques, et ainsi vous font rire et réfléchir, parfois bien plus qu'en brandissant une pancarte.

En Amérique latine de manière générale, de nombreux gouvernements ont adopté une approche très dure, autoritaire et militarisée à la pandémie. Je pense que pour les jeunes générations, cela a été plus choquant, car nous ne vivions pas de cette façon auparavant. Espérons que nous n'emprunterons pas la voie d'une surveillance accrue et d'un régime autoritaire. Je me souviens de l'ouvrage de Naomi Klein, *La stratégie du choc*, quand elle parle de la façon dont les intérêts capitalistes ou des partis de droite peuvent se servir ces crises pour faire adopter les dispositions qui les arrangent. Mais les militant-e-s peuvent également le faire.

Nous pouvons repenser la façon dont nous faisons les choses. Lors des négociations sur le climat, par exemple, on nous a si souvent dit: «Ce n'est pas faisable d'un point de vue politique. Ce n'est pas réaliste. Nous ne pouvons pas réduire la production de ces industries.» Aujourd'hui, nous constatons qu'en quelques mois seulement, nous avons pu tout arrêter. Et le pétrole! Le prix du pétrole qui est passé en dessous de zéro... Des choses qui, il y a quelques mois seulement, nous auraient semblé tout à fait impossibles, se produisent. Bien entendu, ce n'est pas de cette façon que nous voulons que le changement se produise. Les gens meurent et les inégalités se creusent toujours plus. Le changement peut se produire et doit se produire.

Il faut espérer que cela déverrouillera ces blocages mentaux. Tous ces systèmes ne sont-ils pas des constructions? Nous les avons construits. Nous pouvons les déconstruire et les reconstruire. Les rôles liés au genre sont des constructions. Les hommes, eux aussi, peuvent prendre soin des autres. Nous pouvons imaginer de nouvelles masculinités. Sur le plan environnemental, nous avons bâti ce système industriel, extractif, basé sur l'hyper-consommation. Nous pouvons bâtir autre chose. Il existe déjà tellement d'alternatives en train de prendre forme, un peu partout dans le monde. Il est possible de faire les choses différemment. C'est tout à fait possible, et nous pouvons le faire!



Pour soutenir le travail de Majandra à FRIDA, allez sur www.youngfeministfund.org

Pour suivre le travail de TierrActiva Perú, allez sur www.world.350.org/tierractiva

Suivez Majandra sur Twitter: @majandrraa

Nous avons posé la question suivante à la communauté #monclimatmonavenir d'Oxfam: Que représentent la justice climatique et la justice de genre pour vous?

«Le changement climatique touche davantage les femmes que les hommes, ce qui crée des inégalités entre les genres. Lutter contre le changement climatique promouvra la justice climatique, mais aussi la justice de genre à travers le monde.» *Faith, Kenya*

«Les effets du changement climatique et des inégalités entre les genres n'ont pas la même incidence sur les hommes que sur les femmes. C'est le fait de la construction sociale des rôles liés au genre.» *Mijan, Bangladesh*

«Il est important de promouvoir l'égalité des sexes, de soutenir les mouvements sociaux et de transformer les institutions si l'on veut apporter une réponse axée sur les personnes à l'échelle mondiale.» *Nimra, Pakistan*

«Les femmes et les filles, qui sont plus vulnérables à l'urgence climatique, sont souvent sous-représentées dans le processus d'élaboration des politiques. La justice climatique consiste également à laisser aux femmes la possibilité de participer aux prises de décisions et de les piloter.» *Priscilla, Hong Kong*

«Justice climatique et justice de genre vont de pair.» *Khristyn, Philippines*

Pour rejoindre la communauté, c'est par ici:
oxf.am/monclimatmonavenir



OXFAM